

# Messaline ou Salomé?

## Vie et mort de Mata Hari, femme internationale

Lors du bal aux livres de Frise qui se déroula le 10 octobre 1964, Douwe Tamminga organisa une collecte au profit de l'érection, à Leeuwarden, d'une statue à Margaretha Geertruida Zelle. Son projet ne trouva guère d'écho et les pouvoirs publics locaux signifièrent amicalement à l'écrivain qu'il n'était pas opportun d'offrir à la dame en question un monument dans sa ville natale.

Cette réserve officielle n'était pas sans fondement. Margaretha Zelle, mieux connue sous son nom d'artiste Mata Hari, était et reste une figure controversée. Quiconque taperait, en cette année 2001, le nom de «Mata Hari» dans un moteur de recherche sur Internet obtiendrait des résultats pour le moins étranges. Nous tombons ainsi sur un site de fine lingerie française vantant son set Mata Hari comme étant «ideal for secret ... missions». Sur la photo correspondante, nous apercevons une dame agenouillée dont la tenue légère est censée détourner l'attention du pistolet qu'elle cache derrière son dos. Un autre site mentionne le long métrage de Curtis Harrington *Mata Hari* (1985), avec dans le rôle-titre Sylvia «Emmanuelle» Kristel, film qui, à l'époque, ne connut qu'un succès fort mitigé. Le site fait l'éloge de la version vidéo avec des phrases du genre: «Mata Hari weaves her spell between enemy camps and between satin sheets leaving behind her broken hearts ... and lifeless bodies». La vénérable *A&E Biography Series* américaine annonce le documentaire *Mata Hari: The Seductive Spy* en recourant aux mots «mystère», «séduction» et «imposture».

Tristement célèbre, fourbe et sensuelle ... cette réputation semble en effet trop douteuse pour mériter une statue. Et pourtant, la statue fut érigée en 1978.

**«Au milieu de mille pissenlits se dresse une merveilleuse orchidée»**

Margaretha Geertruida Zelle naquit le 7 août 1876 à Leeuwarden. Elle était la fille aînée d'Antje van der Meulen et d'Adam Zelle, commerçant prospère en chapeaux et casquettes. Avec ses robes coûteuses, son corps mince et élancé, ses yeux brutaux et sa jolie voix, elle ne manquait pas de se faire remarquer au milieu de ses compagnes. Si la plupart des autres jeunes filles ne voyaient qu'effronterie dans son comportement, une petite compagne de classe n'hésita pas à

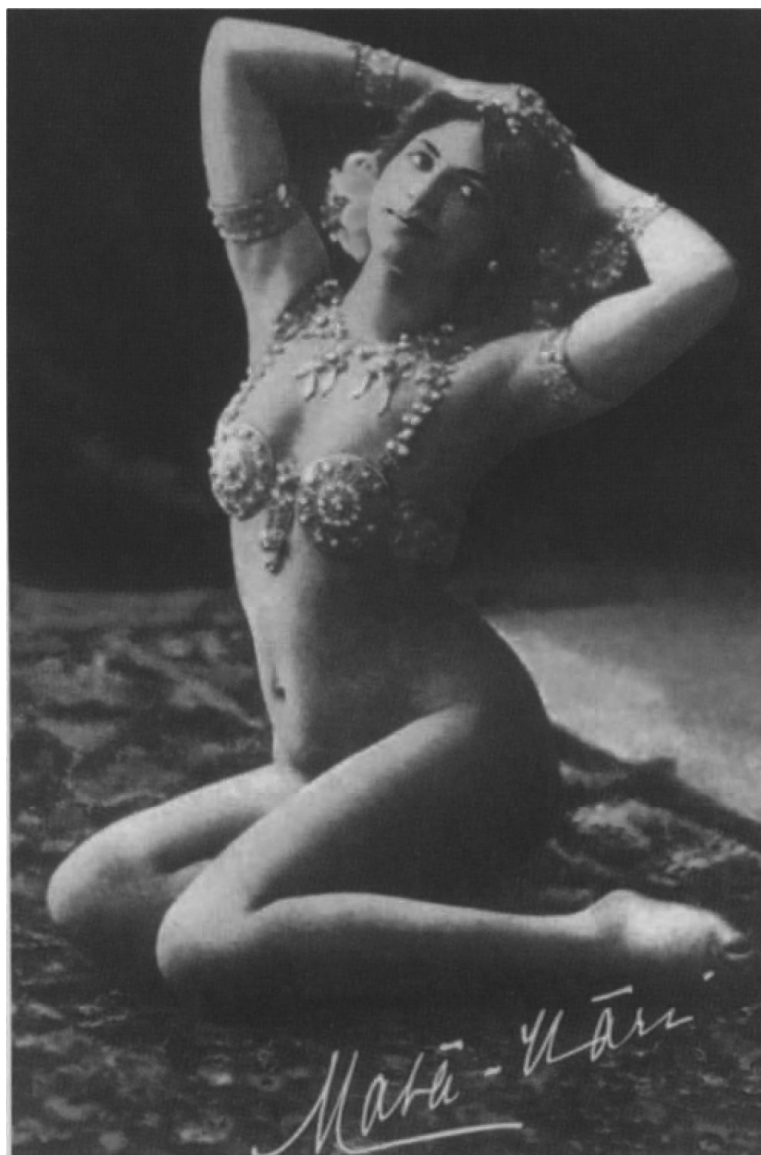


*Margaretha Zelle et Rudolph MacLeod peu avant leur départ vers les Indes néerlandaises, avril 1897, collection «Fries Museum», Leeuwarden.*

exprimer son admiration secrète dans le carnet de poésie de Margaretha: «Au milieu de mille pissenlits se dresse une merveilleuse orchidée».

Homme vaniteux et ambitieux, Adam Zelle effectua quelques mauvaises spéculations boursières qui provoquèrent la faillite de son négoce. Plutôt que de remédier aux dommages, il préféra abandonner sa famille et s'installer à Amsterdam. En 1890, il se sépara définitivement de sa femme qui mourut peu de temps après. Margaretha fut confiée à l'un de ses oncles et envoyée à Leyde pour devenir institutrice maternelle. Découverte à moitié nue sur les genoux du directeur d'école Wijnbrandus Haanstra, il ne lui resta plus qu'à quitter l'école normale et à aller habiter chez un autre oncle à La Haye. C'est là qu'en 1894, elle découvrit une annonce intéressante dans *Het Nieuws van de Dag*: «Officier en permission, de retour des Indes, cherche jeune fille au caractère aimable en vue d'un mariage». Quelques mois plus tard, Rudolph «John» MacLeod, 38 ans, et Margaretha se rencontraient pour la première fois au *Rijksmuseum* d'Amsterdam. Fiancés six jours plus tard, ils se marièrent au bout de 4 mois à l'hôtel de ville d'Amsterdam.

Leur relation passionnelle, mais jamais équilibrée, allait, très vite, se détériorer. En 1897, les époux mirent le cap sur les Indes néerlandaises où MacLeod avait été promu major. Le couple et



*Mata Hari, danseuse orientale, Paris, 1905,  
collection «Fries Museum», Leeuwarden.*

leur fils Norman John aboutirent à Malang, un endroit mondain où Margaretha pouvait se défouler dans les innombrables bals et représentations théâtrales. Malgré la naissance de leur fille Louise Jeanne en 1898, les tensions ne cessaient de croître au sein du couple. La mort de leur fils, survenue en 1899, rapprocha quelque peu mari et femme mais ce rapprochement fut de courte durée. Margaretha ne pouvait se résoudre à supporter l'avarice, la brutalité, l'ivrognerie et l'adultère de son époux. Quant à John, il ne pouvait tolérer son non-conformisme, sa prodigalité et ses flirts. Il lui reprochait aussi d'être une mauvaise mère.

En mars 1902, la famille MacLeod rentra à Amsterdam. Rien ne pouvait plus sauver le mariage. La séparation effective des époux fut prononcée à la fin du mois d'août de la même année. John, qui était maintenant à la retraite, emmena leur fille et ne paya jamais de pension alimentaire à son ex-épouse. Abandonnée sans le sou, Margaretha partit pour Paris.

## La grande prêtresse orientale de la Belle Époque

Après neuf années d'un mariage étouffant, la Ville lumière semblait offrir des possibilités infinies. Cependant, les débuts furent difficiles: les tentatives de Margaretha pour trouver du travail comme modèle furent vaines et elle se vit contrainte de regagner les Pays-Bas. En 1904, elle repartit pour Paris, cette fois-ci avec plus de succès. Elle fut engagée comme amazone par le cirque Molier et, sur les conseils de M. Molier, elle se consacra à la danse. Se souvenant des danseuses indigènes qu'elle avait vues à l'œuvre lors de son séjour dans les Indes néerlandaises, elle créa un numéro basé sur leurs spectacles. Début 1905, elle entama sa carrière de danseuse orientale dans le salon de Mme Kiréevsky, une chanteuse qui tenait des représentations de charité pour la société parisienne. Présent à la soirée, l'industriel et collectionneur d'art Émile Guimet, qui avait fait construire un Musée d'art oriental sur la place d'Iéna, imagina offrir à ses amis une démonstration spéciale de «véritable» danse orientale. Il invita «Lady MacLeod», nom que se donnait Margaretha, à se produire dans son musée et il l'autorisa à porter des bijoux et un costume tirés de sa collection. Sur ses conseils, elle opta également pour un nom d'artiste plus exotique. Ainsi naquit Mata Hari, en malais «Oeil du Jour». Flanquée de quatre danseuses en costume noir, Mata Hari, s'avança, vêtue d'un sarong très mince et d'un bustier recouvert de bijoux, pour exécuter la danse du voile qui devait la rendre si célèbre. Pendant sa deuxième danse, elle rendit hommage au dieu Shiva avant de s'évanouir, nue et en extase, devant l'image du dieu. Les critiques ne tarissaient pas d'éloges. *Le Journal*, un des quotidiens matinaux les plus influents, estimait qu'elle personnifiait la poésie, la mystique et la grâce luxuriante de l'Inde. Margaretha contribua à épaissir le mystère en se targuant d'une origine métisse et en se faisant passer pour une danseuse de temple indienne. Parfois, elle prétendait avoir appris son art à Java. Sa mythologie personnelle était tout à fait incohérente mais ses admirateurs n'y prêtaient garde. Elle était, au sens propre - le rêve incarné de l'Orient sauvage et sensuel. Ses représentations érotiques au plus haut point répondaient parfaitement à l'obsession de l'élite culturelle française pour la «femme fatale» orientale.

Le nom de Mata Hari devint une valeur sûre de la vie nocturne parisienne. En tant que grande prêtresse orientale de la Belle Époque, elle gagnait des milliers de francs par soirée. Très vite, elle fut prête à affronter le grand public. Le Parisien Gabriel Astruc, impresario chevronné, la prit sous son aile et la fit monter sur les planches du célèbre théâtre de l'Olympia. Débuta ainsi sa tournée de triomphes dans les principaux théâtres européens à Madrid, à Monte Carlo et à Vienne. Fin 1911, elle atteignit les sommets de la gloire à la Scala de Milan lorsqu'elle dansa le ballet *La princesse et la fleur enchantée* de l'opéra *Armide* de C.W. von Gluck.

Mata Hari attachait une réelle importance à cette reconnaissance artistique «sérieuse». L'écrivain Colette n'avait-elle pas, un jour, écrit avec mépris à son sujet: «Elle ne dansait guère... elle savait se dévêtir progressivement et mouvoir son long corps bistre, mince et fier.» Une remarque douloureuse, car Mata Hari ne comprenait que trop bien à quoi elle devait son succès. Dans une interview, elle admit franchement: «A chaque voile que je jetais, mon succès croissait. Sous le prétexte qu'ils trouvaient mes danses artistiques au plus haut point et pleines de caractère, louant ainsi mon art, ils venaient voir la nudité (...) Je spécule sur la sensualité (...) Mais le cachet



*Margaretha Zelle dans l'uniforme du lieutenant Hallaure, un de ses nombreux amants. Cette photo fut prise en Normandie lors de la première guerre mondiale, collection «Fries Museum» Leeuwarden.*

artistique que je donne à tout cela me sauve de la banalité». D'ailleurs, Mata Hari ne se dévêtait jamais complètement, son bustier métallique restait toujours en place. A ce sujet aussi, elle racontait une histoire intéressante: son sadique d'époux aurait, un jour, mordu son mamelon gauche dans un accès de furie. Dans les *Souvenirs d'un médecin* du docteur Léon Bizard, qui examina Mata Hari à plusieurs reprises, nous lisons que les seins étaient intacts mais très petits avec des mamelons laids, grands et incolores qu'elle n'avait aucun intérêt à montrer.

Lorsqu'en 1912, Mata Hari échoua lamentablement à une audition pour les Ballets russes de Serge Diaghilev, elle essaya de sauver son amour-propre et son honneur professionnel en suivant des cours de ballet. Elle n'en resta pas moins toute sa vie une danseuse moyenne. Face à la rude concurrence que lui faisaient d'autres danseuses «orientales» parfois très douées comme Maud Allan et Ruth St Denis et des dizaines de danseuses nues de la vie nocturne parisienne moins intéressées par le côté artistique, elle réagit en confiant au quotidien britannique *The Era* que les représentations de ces dames étaient tout sauf précises et esthétiquement conformes.

A cette concurrence s'ajoutait un intérêt de moins en moins vif pour l'orientalisme. Voyant décroître sa valeur marchande, Mata Hari n'épargna aucun effort pour se ressourcer. En 1912, lors d'une représentation privée dans le jardin de sa maison à Neuilly, elle se fit accompagner par «les musiciens royaux hindous» sous la direction d'Inayat Khan, ce qui rendit ses danses «indiennes» nettement plus crédibles. En 1913, elle inaugura la saison d'été aux Folies-Bergère comme danseuse espagnole sous le nom de «La Habanera». Malgré toutes ses tentatives pour modifier son image, Mata Hari ne trouva jamais de formule plus réussie que celle des danses Shiva.

## Une grande horizontale

Durant l'été de 1914, Mata Hari se trouvait à Berlin en compagnie de son amant, le lieutenant Alfred Kiepert, un propriétaire foncier fortuné. Divorcée officiellement de MacLeod en 1906, elle réussit à combiner sa carrière artistique et une vie privée très publique. Elle devint la maîtresse de nombreux personnages importants à la recherche de distraction érotique tout en préservant son indépendance de «grande horizontale». Au fur et à mesure que l'intérêt du public diminuait, l'importance de ses amants croissait par rapport à son train de vie.

Cependant, les charmes et la solvabilité de Kiepert ne furent pas seuls à l'attirer à Berlin. Dès septembre, elle allait se produire au Metropol Theater. L'opéra *Der Millionendieb* marquerait peut-être le commencement d'un nouveau triomphe artistique. Le début de la première guerre mondiale allait ruiner tous ses projets. Mata Hari dut quitter l'Allemagne en toute hâte. Elle écrivit une brève notice dans son cahier: «la guerre...partie de Berlin...théâtre fermé».

Redevenue, pour quelque temps, Margaretha Zelle, elle rentra aux Pays-Bas complètement démunie, écuma la haute société de La Haye et finit par se produire deux fois dans sa terre natale. Hélas, dès sa seconde représentation au *Stadsschouwburg* d'Arnhem, le public néerlandais estima l'avoir assez vue.

De son côté, Margaretha en eut vite assez des Pays-Bas. Elle se sentait «étouffer lentement mais sûrement» dans la petite ville bourgeoise de La Haye. Aussi décida-t-elle de regagner Paris via l'Angleterre et Dieppe. Cette décision allait se révéler fatale. Mata Hari ne danserait jamais plus. Elle ne verrait même pas la fin de la Grande Guerre.

## Une Salomé sinistre

Le 13 février 1917, presque deux ans exactement après son départ de La Haye à la recherche de nouvelles aventures, cinq inspecteurs de la police parisienne pénétrèrent dans la chambre 131 de l'Élysée Palace Hôtel où Margaretha séjournait à l'époque. Ils étaient menés par le commissaire André Priolet qui l'arrêta pour espionnage et collaboration avec l'ennemi. Elle fut amenée directement au bureau du capitaine Pierre Bouchardon, où elle allait être interrogée quatorze fois en l'espace de quatre mois. Son avocat, Édouard Clunet, n'assista qu'à deux de ces interrogatoires. Les jours où elle n'était pas interrogée, elle restait dans une cellule crasseuse de la prison Saint-Lazare.

De nos jours encore, le rôle d'espionne de Mata Hari est sujet à controverse. Début 1999, les services secrets britanniques MI5 rendirent publics des documents d'archives démontrant que les preuves de sa culpabilité étaient quasiment inexistantes. C'était le énième développement de ce petit jeu «coupable - non coupable» auquel les spécialistes n'ont cessé de se livrer jusqu'à ce jour.

Ce qui se passa réellement avant et pendant le procès est loin d'être clair, et il est peu probable que la publication des documents officiels français à ce sujet en 2017 y change grand-chose. Voici quelques années, Gerik Koopmans, conservateur de la collection Mata Hari au Musée frison de



*Jeanne Moreau interprétant le rôle de Mata Hari  
dans un film du même nom réalisé par Jean-Louis Richard, 1965.*

Leeuwarden, résuma le nœud de l'affaire en ces termes: Margaretha Zelle ne s'était tout simplement pas rendu compte du guêpier dans lequel elle s'était fourrée.

Entre mars 1915 et fin 1916, Margaretha voyagea régulièrement en zone de combat. Mondaine cosmopolite en ces temps de nationalisme, elle ne pouvait qu'éveiller les soupçons. Ajoutons à cela qu'elle raffolait des hommes en uniforme et que peu lui importait la nationalité du propriétaire dont les bottes se trouvaient près de son lit.

Durant ces années de guerre, Margaretha souffrit d'un besoin constant d'argent. Kiepert lui versa d'importantes sommes et, en 1916, elle accepta également de l'argent de Karl Cramer, le consul allemand en poste à Amsterdam. Elle admit que Cramer avait voulu l'engager comme espionne, mais elle ne lui fournit jamais les informations demandées. Elle considérait cet argent comme une sorte d'indemnisation pour la réquisition de ses possessions après son départ précipité de Berlin. Elle confirma également avoir transmis des informations à Arnold von Kalle, l'attaché de la marine allemande à Madrid, mais c'était pour gagner sa confiance et espionner ainsi pour le compte de sa France bien-aimée. En effet, peu de temps auparavant, elle avait rencontré, par hasard, le capitaine Georges Ladoux, chef du service français de contre-espionnage, qui vit une agente idéale dans la *femme galante* aux nombreux contacts internationaux et à la grande liberté de mouvement. Il lui avait promis un million de francs pour sa collaboration. Bien qu'ayant accepté sa proposition, Margaretha attendit en vain ses instructions. Peu après cet entretien à Falmouth avec Ladoux, elle fut cueillie à bord du *SS Hollandia* pour être interrogée par *Scotland Yard* à Cannon Row. Durant l'interrogatoire, elle mentionna le nom de Ladoux. Ce dernier réagit en envoyant aux Anglais un télégramme dans lequel il niait catégoriquement avoir engagé

Margaretha. Les Anglais la soupçonnèrent d'abord d'être l'espionne allemande Clara Benedix. Très vite, ils s'aperçurent de leur méprise et rejetèrent le poisson à la mer. Par la suite, elle entreprit de séduire Von Kalle et de le faire parler pour son propre compte. Elle espérait, en effet, que Ladoux délierait ainsi les cordons de sa bourse, lui permettant dès lors d'épouser Vadime de Massloff, jeune officier russe dont elle était tombée éperdument amoureuse à Paris.

Après l'arrestation de Margaretha, Ladoux prétendit avoir toujours su qu'elle était un agent double et avoir voulu lui tendre un piège par sa proposition. Il produisit également un certain nombre de télégrammes allemands dans lesquels il était question d'un agent H21. Les déplacements de ce H21 montraient des similitudes suspectes avec les vagabondages de Mata Hari. Bouchardon s'empressa de les utiliser comme preuves de sa culpabilité, et personne ne se soucia du fait que les Allemands avaient envoyé ces messages dans un code qu'ils savaient avoir été percé depuis longtemps par les Français.

Ce qui perdit Margaretha fut, avant tout, sa propre image. Pendant les interrogatoires, elle accumula les dépositions contradictoires parce qu'elle avait du mal à distinguer la réalité de la fiction. Pire encore: son interrogateur se mit à croire à son mythe de femme fatale exotique. Dès leur première rencontre, il vit en elle une «espionne née» et n'hésita guère à se baser sur des préjugés raciaux. Dans ses mémoires, il se rappelle l'accusée comme une danseuse, autrefois célèbre, dont les charmes déclinants ne suffisaient plus à assurer la subsistance. Ses productions avaient déplacé les frontières de la sensualité et piétiné les conceptions d'alors sur la féminité. Elle avait résolument brisé l'image de la femme, figure maternelle passive et tutélaire, et l'heure était venue d'en payer le prix. L'idole du public de la Belle Époque n'était plus qu'une étrangère dégénérée, une «femme internationale». Ajoutons à cela que l'année 1917 se révéla catastrophique pour la France avec de nombreuses pertes, d'innombrables cas de mutinerie et de désertion et une peur hystérique des espions. Il fallait de toute urgence procéder à une épuration et à un rétablissement de l'autorité: Mata Hari était l'un des fruits pourris qui devaient être éliminés de la société.

Le procès qui eut lieu en juillet 1917 se déroula à huis clos et dura à peine deux jours. Le procureur de la République, le lieutenant André Mornet, expédia tambour battant le cas de ce «redoutable adversaire de la France», de cette «Messaline» qui avait sur la conscience la mort de milliers de soldats français. La sentence tomba après dix minutes de délibération: Margaretha Geertruida Zelle était reconnue coupable de huit chefs d'accusation et condamnée à mort pour conspiration et espionnage.

La presse alliée ne put que se féliciter de la sentence. *Le Journal* la décrivit comme une sinistre Salomé jouant avec la tête de soldats français au profit d'un Hérode allemand. Le ministre néerlandais des Affaires étrangères tenta d'intervenir mais le président Poincaré refusa tout recours en grâce.

Le 13 octobre 1917, Mata Hari fut emmenée de la cellule des condamnés de la prison Saint-Lazare à Vincennes pour y être exécutée. Elle avait endossé ses plus beaux atours et elle assura une des religieuses qui avaient veillé sur elle à la prison que «vous allez voir une belle mort». Ce fut sa dernière représentation et elle s'y comporta en professionnelle, refusant le bandeau sur les yeux et demandant à ne pas être menottée. Lorsque le peloton épaula, elle lança à son avocat un baiser du bout des doigts. Résonnèrent alors douze coups.



## Le retour de Mata Hari

En mettant un terme à la vie de Margaretha Zelle, les coups de feu ressuscitèrent Mata Hari, la célèbre danseuse d'autrefois. Peu après sa mort, les rumeurs les plus folles se mirent à courir. Elle aurait ouvert son manteau de fourrure au moment crucial et sa nudité éblouissante aurait mis les soldats hors de combat. Ou encore, elle aurait été sauvée par un amant à cheval - un cheval blanc s'entend - qui l'enleva au nez et à la barbe du peloton.

Mata Hari devint le personnage de romans d'espionnage bon marché, de prétendues études, de pièces de théâtre et de comédies musicales. Elle inspira un certain nombre de films dont le plus connu est sans conteste *Mata Hari* (1932) de George Fitzmaurice avec Greta Garbo et Ramon Navarro. Le film sert surtout à mettre en valeur Greta Garbo. Les costumes sont magnifiques, le scénario l'est beaucoup moins et la culpabilité de Mata Hari n'y fait aucun doute. Estimant que les faits avaient été dénaturés, les frères de Margaretha tentèrent d'empêcher la distribution européenne du film. L'année 1965 vit la réalisation d'un autre film qui ne fit guère preuve de plus d'exactitude: intitulé, lui aussi, *Mata Hari*, il avait Jeanne Moreau dans le rôle-titre.

La culpabilité de Mata Hari sembla communément admise jusque dans les années 60. Lorsque, pendant la seconde guerre mondiale, Joséphine Baker se présenta à la Résistance, le chef du contre-espionnage français hésita d'abord à l'engager parce qu'il se souvenait de l'histoire de Mata Hari et n'était guère tenté de commettre la même erreur avec une autre «métisse». Durant la guerre froide, la peur du Péril rouge et de ses taupes était trop intense pour changer quoi que ce soit au mythe de Mata Hari.

Depuis les années 70, par contre, l'on admet de plus en plus que les charges contre Mata Hari n'ont jamais pesé aussi lourd que la justice française le fit paraître à l'époque. En 1949, le procureur de la République Mornet reconnut dans une émission radiophonique «qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat» dans l'affaire Mata Hari. En 1996, le juriste français Léon Schirmann demanda au gouvernement français de rouvrir le procès contre Margaretha Zelle, mais sa demande fut déclarée irrecevable. Par la suite, il introduisit une nouvelle requête en collaboration avec la Fondation Mata Hari du Musée frison. Fin 2000 parut *Mata Hari, la sacrifiée* de Jean-Marc Loubier, le fondateur de l'Association pour la réhabilitation de Mata Hari.

Le récit définitif ne pourra être écrit avant que les dossiers français ne deviennent accessibles en 2017. Espérons qu'ils soient mieux conservés que la dépouille mortelle de la jeune femme: en juillet 2000, le monde apprit, en effet, qu'un inventaire au Musée parisien d'anatomie avait révélé que la tête momifiée de Mata Hari était introuvable: fervent admirateur, collectionneur macabre ou simple disparition? Le dossier n'en est pas à une question près.

### Filip Matthijs

Secrétaire de rédaction des annales «*The Low Countries. Arts and Society in Flanders and the Netherlands*».

Adresse: Stichting Ons Erfdeel, Murissonstraat 260, B-8930 Rekkem.

Traduit du néerlandais par Chantal Gerniers.